

ble histoire de la littérature, du moins des documents précieux. C'est celle qu'ont employé Schœll et Ficker, c'est celle que M. Collombet a adoptée.

L'autre manière consiste à rechercher les causes et la liaison des faits littéraires : et comme tout se tient en ce monde, elle parvient presque toujours à une cause générale qui domine toutes les autres, et dont l'influence se fait sentir dans tous les phénomènes. Alors il y a subordination, enchaînement : alors l'histoire n'est plus un assemblage fortuit de faits et de noms propres ; c'est le développement logique et régulier d'une idée. Ce n'est plus une ville flamande avec ses rues tortueuses, ses maisons variées, pittoresques, mais sans alignement ; c'est un de ces édifices simples et grands, que vous embrassez d'un coup d'œil, et dont toutes les parties se perdent dans une majestueuse unité. C'est ce qu'ont fait par exemple pour l'histoire politique Montesquieu, pour l'histoire de l'art Winkelmann, pour l'histoire des lettres M. Villemain dans ses leçons sur le XVIII^e siècle, et M. Nisard dans ses études sur les poètes latins de la décadence.

C'est une belle et périlleuse entreprise que l'histoire littéraire ainsi conçue. Il ne s'agit pas de retracer la biographie des écrivains, il faut pénétrer dans le sein de la société qu'ils représentent, en saisir les idées, les sentiments, toute la vie morale, sentir et apprécier tous les battements de son cœur : c'est une magnifique psychologie, qui a pour objet, au lieu d'un individu, un peuple tout entier. L'âme humaine se déploie devant vous sur une grande échelle, avec tous ses penchants, toutes ses passions, représentées chacune par un écrivain, par un livre.

Au IV^e siècle, l'esprit humain offre un beau spectacle. Fatigué de sa propre dégradation, accablé du fardeau